Bruno MARZLOFF, *Le 5^e écran. Les médias urbains dans la ville 2.0*

Paris, FYP Éd., 2009, 87 p.

Gilles Boenisch

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/278>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.278

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2010

ISBN : 978-2-8143-0024-8

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Gilles Boenisch, « Bruno MARZLOFF, *Le 5^e écran. Les médias urbains dans la ville 2.0* », *Questions de communication* [En ligne], 17 | 2010, mis en ligne le 23 janvier 2012, consulté le 22 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/278> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.278>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Bruno MARZLOFF, *Le 5^e écran. Les médias urbains dans la ville 2.0*

Paris, FYP Éd., 2009, 87 p.

Gilles Boenisch

RÉFÉRENCE

Bruno MARZLOFF, *Le 5^e écran. Les médias urbains dans la ville 2.0*. Paris, FYP Éd., 2009, 87 p.

- 1 « La ville se numérise pour affronter de nouveaux défis. Ses façades et ses mobiliers urbains deviennent des écrans. De nouveaux services et médias émergent dans l'espace public », voici ce qui est donné à lire sur la première de couverture et en introduction de cet ouvrage foncièrement prospectif. Au premier abord, le mélange terminologique du numérique à celui de l'urbanisme a de quoi surprendre, tout comme l'expression de « 5^e écran » se devant d'englober la problématique, à savoir la place de l'usage des médias dans la ville : l'hypothèse de la ville en mutation, une ville numérique comme un potentiel support-média et en tant que « plate-forme interactive ».
- 2 Bruno Marzloff, sociologue spécialisé dans les études de mobilités et de déplacements, livre ici une réflexion anticonformiste sur l'avenir de notre relation à l'environnement urbain. Il en esquisse les grandes lignes *via* nos possibles interactions et échanges médiatiques. Le 5^e écran se veut être le concept innovant des médias dans la ville. Il est dénommé ainsi car il émerge en filiation à l'écran public du cinéma (1^{er} écran), l'écran collectif de la télévision (2^e écran), l'écran personnel de l'ordinateur (3^e écran), et l'écran intime et nomade du téléphone portable (4^e écran) (p. 12). Le 5^e écran est défini comme « l'étape suivante où les écrans échangent entre eux au sein d'un nouvel écosystème » (*ibid.*). Une étape qui annonce un système technologique permettant la convergence et le jeu interrelationnel de tous les types d'écrans dans l'espace public, fondé sur la dissémination des interfaces, l'accessibilité des informations, l'hypermobilité. Il s'agit d'un écran parfois sans écran, voire sans relation, à partir

duquel une multitude d'extensions techniques et humaines aboutissent à une plus grande autonomisation et mobilisation des ressources. Par le truchement des technologies numériques qui s'insèrent dans la ville, l'individu transforme son rapport à son environnement : il y « devient le point de fédération de tous les flux et de toutes les ressources » (p. 21). Il est considéré comme une sorte de relais d'échange aux « métadonnées » que, progressivement, la ville enregistre et partage. Simultanément, il serait l'hypothétique garant du programme de son propre système de navigation, en dialogue permanent et en temps réel, en interaction et en spatialisation continue avec les autres « citoyens-utilisateurs ». L'individu devient l'acteur apte à servir d'intermédiaire et le générateur de nouvelles informations : un point médiatique du réseau urbain. « De ce passage de l'intime au public, de l'invisible au spectaculaire, surgit une gamme inattendue d'expériences de la ville » (p. 25). Ainsi, avec le 5^e écran, le citoyen s'intègre-t-il dans une trame mouvante de l'informatique ambiante, quittant progressivement l'écran d'ordinateur pour s'immiscer dans la vie quotidienne et l'environnement familial et urbain, de manière lisible ou discrète. Selon Bruno Marzloff, la ville participerait à l'avènement de « l'ubimedia » annoncé par Adam Greenfield (*Every[ware], La révolution de l'ubimedia*, Adam Greenfield, FYP Éd., 2007) qui promeut l'omniprésence des systèmes numériques, partout, pour tous, en permanence, et vraisemblablement sans réelle déconnexion possible : il s'agit d'une sorte de « colonisation de la vie de tous les jours par ces nouveaux objets du quotidien, connectés et connectables. Avec l'informatique partout, on passe à l'information partout et en mobilité » (*ibid.*).

- 3 De manière adjacente à cette posture, la problématique de fond est sans doute une interrogation sur les « fonctionnalités » potentielles de la ville, en tant que support informationnel et communicationnel global, qui semble être une manière « d'inventorier la ville » et de « la tenir à jour » (p. 30). C'est-à-dire de tenter de collecter les éléments liés aux moments, aux lieux, aux individus, aux activités de la ville, d'en faire un inventaire tributaire des contributions collaboratives des citoyens. À la fois capter les interactions de la ville combinées à celles des mouvements et des circulations pour former un système qui est voué à s'enrichir continuellement, et assurer « le lien social » (p. 39). Néanmoins, selon cette approche, il y a une volonté parfois excessive de transposer les paradigmes du réseau numérique au réseau urbain, tout comme rapprocher le web 2.0 de ce que l'auteur appelle « la ville 2.0 » en écho à une précédente réflexion (*La ville 2.0, complexe et familière*, Fabien Eyche, FYP Éd., 2009). Par cette dénomination originale, il convient pour l'auteur de « rendre la ville familière », dans le sens nouveau où elle permet de servir l'information et la transaction utilitaire, d'instaurer des dialogues entre citoyens, d'offrir au plus grand nombre d'accéder à l'information participative. En quelque sorte, une ville « augmentée », truffée de capteurs et de relais, une ville numérique : une ville éditoriale, une ville transformée en informations et en devenir. Des informations qui seraient elles-mêmes fournies par les « allers-retours des données » (p. 38), du monde réel au monde numérique, entre l'individualité et la collectivité, et ouvrant à de multiples questionnements encore sans réponses : « Comment individualiser sans désagréger les cohésions communautaires ? Comment personnaliser l'information, cibler le citoyen à la fois récepteur et générateur de contenus sans détruire l'anonymat qui constitue la qualité majeure de la société urbaine ? Comment fluidifier les foules sans réduire les frottements facteurs de la rencontre fortuite ? Comment investir les contacts de proximité sans renoncer aux contacts en ligne et vice-versa ? » (p. 40).

Néanmoins, comme l'anticipe l'auteur, c'est par ce dispositif de 5^e écran que l'on peut assurer les ambitions de la mobilité, tout autant que celui de fournir un exceptionnel moyen répressif au service de la surveillance généralisée et des intrusions multiples. Et, de ce fait, il pourrait être à tort exploité à l'opposé du média collaboratif transparent et autorégulé, fer de lance de l'ambition initiale de ce projet (p. 65).

- 4 De surcroît, pour défendre son analyse, Bruno Marzloff entend bien s'appuyer sur les nombreuses expérimentations existantes ; il cite d'ailleurs quantité d'exemples représentatifs qui ont le mérite d'articuler astucieusement ses propos. D'autant que, tout au long du récit, il contextualise sa réflexion en la fondant sur une analyse concrète du marché et de la faisabilité. Une double spécificité – institutionnelle et professionnelle – qui apparaît également à la lecture de la liste des partenaires industriels et publics soutenant la réflexion et la publication de l'ouvrage.
- 5 Cette recherche oscille donc entre l'appréciation d'un cahier des charges en cours d'élaboration et la mise en perspective d'une réflexion futuriste, une sorte d'asymétrie qui fonctionne efficacement en donnant des éléments de réponse à la question que se pose l'auteur en ouverture à cette recherche : « À quoi ressemblera la Cité connectée pour ses utilisateurs ? » (p. 18).

AUTEURS

GILLES BOENISCH

CREM, université Paul Verlaine-Metz
gilles.boenisch@gmail.com